

LU

LA LITTÉRATURE SELON BARTHES

Vincent JOUVE

Éd. de Minuit

Il y a environ un an paraissait, aux Éditions de Minuit, *La littérature selon Barthes*. Une étude où Vincent Jouve se proposait de faire la synthèse d'une pensée qu'il qualifiait de "riche, déroutante et mal connue".

Les écrits de Roland Barthes ne font guère partie des référents habituels de l'AFL. Bien des éléments peuvent contribuer à opposer ses approches de l'écrit et les nôtres : attachement à la forme, intérêt élitiste pour la littérature avec un grand "L", un certain anticulturalisme...

Son premier souci, c'est, en effet, le texte littéraire ; l'opposé des écrits culturels que lisent la plupart des gens qui fréquentent des romans, cette littérature de masse que Barthes range dans la catégorie des textes "poisseux".

Or, précisément, ce qui fait l'intérêt du livre de Jouve, c'est qu'il éclaire l'œuvre de Barthes d'une façon sans doute nouvelle, et en tout cas, passionnante.

Ce qui peut nous questionner, c'est la façon particulière qu'a Barthes d'aborder le rapport lecture/littérature. Nous savons que la société et ses institutions, notamment l'école, entretiennent la confusion entre lecture et littérature au détriment des écrits sociaux ; que, dès le collège, la pratique de la lecture et son évaluation sont trop souvent l'évaluation de la familiarité de l'élève avec l'écrit littéraire, donc la mise en œuvre d'un processus inavoué de sélection autour de pratiques culturelles "légitimes" et excluantes.

De même, avec les manuels, l'école élémentaire continue d'éliminer les "vrais textes" sociaux pour leur substituer des extraits, voire de "faux textes" pseudo-littéraires qui n'existent qu'à l'école.

Or, le lecteur d'aujourd'hui est obligé de développer des stratégies multiformes adaptées à la diversité des textes qu'il interroge ou rencontre. La lecture du texte littéraire n'est certes pas la lecture, mais une certaine lecture d'un certain type d'écrit, et le lecteur de romans met en jeu des stratégies et (peut-être surtout) des attitudes face à l'écrit très différentes de celles qui conviennent, par exemple, à la lecture d'écrits utilitaires.

C'est de la rencontre entre le lecteur et son texte que Barthes nous entretient. C'est là qu'il nous intéresse en renversant l'ordre établi dans l'approche de l'écrit littéraire.

C'est d'abord un renversement de l'opposition statique entre "forme" et "contenu" au profit d'une dynamique où la structuration du récit, elle-même productrice de sens, agit sur le sens dénoté du texte par le jeu des connotations. Ce sont ces connotations du sens, dans le récit, qui permettent une « lecture plurielle, polysémique », donc variable selon les lecteurs.

Ensuite, et cela me paraît le plus important, Barthes opère un renversement de l'ordre hiérarchique lecteur-auteur au profit du lecteur, détenteur du véritable pouvoir sur le texte : "*Dans l'écriture, fait observer Vincent Jouve, c'est le langage qui parle, non l'auteur, idée capitale et qui rend au lecteur la place qui lui revient.*"

Mais l'aptitude à construire le sens ou, mieux, les sens, n'est-elle pas une aptitude de lecteur indissolublement liée à la capacité de parcourir l'espace texte avec le maximum de libre arbitre ?

Cette possibilité est interdite au déchiffreur prisonnier d'une subvocalisation attentatoire à la perception du sens. Il est mis dans l'incapacité de vivre le champ des possibles offert par la langue.

Le déchiffreur est d'abord coincé par la lenteur et la rigidité de son entreprise d'oralisation. Mais il est tout autant la victime d'un statut d'infériorisation sociale qui lui enjoint de répondre à la sempiternelle question : "*Que dit, qu'a dit, que veut dire l'auteur ?*" Comme si le système scolaire s'était évertué, de Bled à Lagarde et Michard, à réduire au maximum ces potentialités de l'apprenti lecteur à créer, imaginer, fantasmer lors de sa rencontre avec le texte littéraire.

Devenir lecteur, c'est donc aussi accéder à une pluralité du sens qui ne peut pas s'accommoder de la domination symbolique de l'auteur sur le lecteur.

Le déchiffreur est comme enfermé dans un rapport de sujétion à l'auteur (et d'asservissement au dénoté du texte) qui n'est peut-être, en deuxième analyse, que l'expression particulière du rapport de domination du lettré sur l'illettré, du producteur sur le consommateur, du maître sur l'élève...

Ne pouvons-nous aller plus loin et nous demander si toute une catégorie de lecteurs, par ailleurs efficace lorsqu'elle est confrontée à des écrits techniques ou sociaux, n'est pas renvoyée à la paralysie du déchiffrement lorsqu'elle se trouve confrontée au texte littéraire alors que des années de pratiques scolaires lui ont imposé d'écouter l'auteur et de focaliser son attention sur la seule "fonction communicative" ? Barthes dénonce cette emprise de l'auteur sur le lecteur, de celui qui dicte le "vrai" sens sur l'ignorant, du "dénoté" sur le "connoté".

En repoussant cette vision hiérarchisée, il contribue à sa façon au débat de l'AFL sur le statut du lecteur : "*La réponse - à la question posée par l'œuvre -, c'est chacun de nous qui la donne, y apportant son langage, son histoire, sa liberté ; mais comme langage, histoire et liberté changent infiniment, la réponse du monde à l'écrivain est infinie : on ne cesse jamais de répondre à ce qui a été écrit hors de toute réponse.*"

Didier CRICO